

UNIVERSITE MARIA MALKIA

UMM

LUBUMBASHI



SCIENCE, FOI ET ECRITURE SAINTE

Cours destinés aux étudiants de Bac 1

Prof. Abbé Côme Mbarila

ANNEE ACADEMIQUE 2021-2022

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- Jean-François Catalan et Jean-Marie Moretti, La foi devant la science, Desclée De Brouwer, Paris 1983.
- Jean-Marie Ploux, Dieu n'est pas ce que vous croyez, Bayard, Paris 2008.
- Jean-Marie Pelt, Dieu de l'univers. Science et Foi, Fayard, Paris 1995.
- Jean-Michel Maldamé, Science et Foi en quête d'unité. Discours scientifiques et discours théologiques, Cerf, Paris 2003.
- Louis Lacabe, Pourquoi la foi en Jésus-Christ ?, Ed. Saint Paul Afrique, Kinshasa, 1976.
- L. Gallez, La science et la Foi, Ed. Saint Paul Afrique
- Abbé Paul, Le dessein de Dieu et les merveilles de son amour miséricordieux. (Exposé de la doctrine chrétienne), éd. Pierre Téqui, Paris 2002.
- Th. Rey-Mermet, Croire. Pour une redécouverte de la Foi, éd. Droguet et Ardant, Lilles-Paris 1977.

Deux thèmes à développer :

- « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »
- « Foi sans raison n'est qu'une dérive vers le fanatisme »

0. INTRODUCTION

Objectifs du cours

- Donner aux étudiants un enseignement solide sur la foi en dialogue avec la science.
- Montrer aux étudiants préoccupés par le progrès scientifique et la promotion humaine que la science ne s'oppose pas à la foi.
- Permettre aux étudiants d'approfondir leur connaissance de l'Ecriture Sainte afin de garder la foi au vrai Dieu tout en bénéficiant des progrès de la science.

Les étudiants se posent plusieurs questions sur les relations entre Science, Foi et Ecriture Sainte. Devant le progrès de la science et les mutations culturelles, ils s'interrogent sur l'adéquation entre Foi et science. Le souci est celui de sauver et de développer les valeurs humaines acquises grâce à la révélation chrétienne. D'aucuns pensent qu'il y a opposition entre Dieu et la Science. Il faut bien faire la part de choses : Dire « Dieu et la science » c'est lier ce qui ne peut s'équivaloir. On ne peut comparer que ce qui est comparable, puisque Dieu est Dieu, il est le Créateur de tout ce qui existe, y compris la science. Maître de tout, il est aussi le créateur des capacités humaines à développer une activité scientifique. Comme l'activité scientifique est celle d'une personne humaine, il est inexact de mettre brutalement en vis-à-vis « Dieu et la science ». D'où il y a d'un côté Dieu qui s'est révélé à nous grâce aux Ecritures et de l'autre côté l'homme à la recherche de la compréhension de Dieu et du monde.

Pour appréhender le mystère de Dieu, l'homme est invité à avoir la Foi. Le terme « foi » désigne corrélativement un engagement personnel, libre et volontaire. Il y a dans l'acte de foi plusieurs éléments. Des éléments affectifs, mais aussi des éléments cognitifs, puisque la foi n'étant pas aveugle, elle a toujours un contenu. Pour cette raison, le binôme « science et foi » rapproche des éléments qui ne sauraient être mis sur le même plan en tout point. Une rencontre est possible dans la mesure où la foi est soucieuse d'explicitier son contenu (1P 3, 15), ce que l'on appelle, dans le monde chrétien, la théologie : Or celle-ci est constituée d'une pluralité d'approches, de conceptions et de méthodes.¹

Le terme « science » est également trop général. Le singulier renvoie à un savoir aux multiples aspects. Le mot « science » est souvent employé au singulier pour désigner en terme général une démarche qui utilise la méthode scientifique. Au pluriel, parler de « sciences » se réfère à des disciplines diverses : sciences de la nature (physique, chimie, biologie), mais aussi sciences

¹ Rappelons que le mot « théologie » a été employé pour la première fois en rapport avec la foi chrétienne par Abélard. Il désignait auparavant le discours païen sur les dieux et leurs actes. Le mot a pris son sens moderne plus tard. Chez saint Thomas d'Aquin, le terme ne désigne qu'une partie de ce qu'il appelle sacra doctrina (l'enseignement chrétien, Bible et Tradition), celle qui explicite la richesse de l'être de Dieu.

de l'homme (sociologie, psychologie, histoire), et même, pour la tradition thomiste, la théologie.

Au 19^{ème} siècle, avec le progrès de la science grâce à la méthode expérimentale et à l'élaboration de théories rationnelles, la science s'imposait, envahissait en maître le monde de la pensée. On allait jusqu'à croire qu'elle pourrait tout expliquer et, par suite, supprimer la métaphysique et les religions. Par exemple, la théorie de l'évolution a semblé ruiner les idées religieuses sur la création, sur l'origine de l'homme en particulier. En 1893, l'encyclique du Pape Léon XIII mit les choses au point : si le savant et le théologien restent chacun sur leur terrain propre, il ne peut y avoir de conflit entre eux. Le problème se pose quand la méthode scientifique développe une attitude de doute systématique, de critique des données de la foi en exigeant l'objectivité et la rationalité.

Ce cours s'inscrit dans le cadre d'un dialogue enrichissant entre la foi et la science. Loin de s'opposer, les deux domaines sont complémentaires et exigent un dialogue pour une meilleure vision de Dieu et du monde. Selon une typologie devenue aujourd'hui classique, on relève trois types de relations entre discours scientifiques et discours théologiques : l'indifférence, la hiérarchisation et enfin le dialogue :

1° Indifférence ou ignorance mutuelle

Beaucoup aujourd'hui considèrent que la théologie et les sciences ne sauraient se rencontrer, puisque leurs démarches sont différentes. La théologie se développerait pour elle-même, souveraine dans son ordre. La science, elle aussi, se développerait dans son domaine. Les points de rencontre apparaîtraient de manière fortuite et seraient sans signification. Une telle attitude se retrouve chez nombre de théologiens pour qui « la science dit le comment et la foi le pourquoi ». De la même manière, la plupart des scientifiques ne mêlent pas Dieu à leur recherche. Pour eux, la référence à Dieu ne saurait trouver place dans un traité scientifique. Cette position est confirmée par le fait que le développement de la science est mouvement de sécularisation constant et irréversible.

Cette attitude a le mérite de ne pas mélanger les domaines. Mais elle entraîne une division fâcheuse dans l'esprit humain. Un esprit cultivé, qui a le souci de l'unité ne peut y consentir. En effet, cette attitude contredit une exigence de la vie : la cohérence des idées, et l'accord de la pensée et de l'action. Nul ne vit heureux dans la division de l'esprit.

2° La hiérarchisation

Pour éviter cette division en des savoirs qui, comme les parallèles euclidiennes, ne se rencontrent jamais, une autre attitude consiste à ordonner les savoirs pour les articuler entre eux. On peut alors se demander quel savoir doit passer en premier, voire régir l'autre.

La position dominante en temps de chrétienté était que la théologie, savoir sur Dieu, devait être souveraine, puisqu'elle traite de Dieu dans la lumière d'une révélation qui l'emporte sur tout autre savoir. Cette attitude a été mise en œuvre depuis le XIX^{ème} siècle par ceux qui cherchaient à faire correspondre les données de la science au texte biblique. Au début du XX^{ème} siècle, on a pensé que les ères géologiques correspondaient aux jours du récit de la création, ou encore que la progression décrite par l'évolution des espèces concordait avec celle qui est mise en œuvre dans le premier récit de la création. Cette attitude repose sur la conviction

que le texte révélé-la Bible, à l'instar du Coran- s'impose de manière incontestable, parce qu'il contient toute la vérité possible en tout domaine.

Cette attitude est récusée par la philosophie rationaliste qui hiérarchise, elle aussi, le savoir, mais en sens inverse, puisqu'elle considère que la connaissance religieuse relève du stade prélogique de l'intelligence. Pour elle, la pensée religieuse participe au stade du savoir enfantin qui est normalement dépassé par la connaissance rationnelle. Elle considère également que la religion est une superstition ou ce qui reste primitif en l'homme cultivé. Le succès des théories scientifiques qui expliquent mieux la réalité fait reculer le recours à Dieu devenu « hypothèse inutile ». Il y a donc une hiérarchisation du savoir, puisque la maturité intellectuelle suppose que l'on rejette le stade religieux du savoir. Il importe de noter tout de suite que la hiérarchisation est à la source des conflits.

3° Le dialogue

Face aux incohérences des deux premières attitudes, il existe une troisième position, celle du dialogue. Parler de dialogue, c'est supposer des sujets différents, constitués pour eux-mêmes l'un vis-à-vis de l'autre. Parler de dialogue, c'est reconnaître également que les discours ne sont pas figés, mais qu'ils se modifient en corrélation réciproque. C'est dans cette attitude que s'inscrit notre cours. La réflexion s'appuiera sur une étude biblique, parce que c'est le fondement de la théologie chrétienne.

3. L'Ecriture Sainte

La Bible est pour les chrétiens la Révélation d'un Dieu qui a voulu se manifester aux hommes et leur communiquer son plan de Salut. Ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (1 Co 2, 9) nous est ainsi annoncé. Ce plan s'est déroulé par étapes progressives. L'économie de l'Ancien Testament a préparé l'avènement du Christ sauveur du monde. Le Christ a ordonné à ses apôtres de prêcher l'Evangile à tous les hommes. Cet Evangile est aujourd'hui confié à une communauté dont il est le miroir, l'Eglise. C'est à elle que revient la charge d'interpréter et d'annoncer de façon authentique la Parole de Dieu au monde contemporain.

La Parole de Dieu s'exprime dans un langage humain. A l'origine des Saintes Ecritures, il y a la révélation de Dieu dans l'histoire des hommes. Puisque la Bible, Parole de Dieu écrite en langage humain, a été composée par des auteurs humains, sa juste compréhension requiert donc qu'on tienne compte de ce facteur humain, c'est-à-dire de conditions historiques concrètes et diverses dans lesquelles la Parole de Dieu s'est enracinée. Le développement de la méthode historique appliquée à la Bible a contribué à éveiller et à nourrir le sens de l'histoire. L'apport décisif de **l'exégèse historico-critique**² consiste à mettre l'accent sur le caractère historique du message biblique, adressé à des hommes d'une époque et d'une culture déterminées, et leur parlant au sein d'une humanité concrète, de leurs problèmes propres qui pouvaient varier d'une génération à une autre. On découvre ainsi l'incarnation de la Parole de Dieu dans une histoire

² Comme les mots l'indiquent, la **méthode historico-critique** est une méthode d'interprétation de la Bible. Elle est **historique** parce qu'elle s'applique à des textes anciens et en étudie la portée historique, mais aussi et surtout parce qu'elle cherche à élucider les processus historiques de production des textes bibliques, processus diachroniques parfois compliqués et de longue durée. Elle est **critique**, parce qu'elle opère à l'aide de critères aussi objectifs que possible en chacune de ses démarches (de la critique textuelle à l'étude critique de la rédaction), de façon à rendre accessible au lecteur moderne le sens des textes bibliques, souvent difficile à saisir.

vivante par des hommes vivants. Dieu s'est manifesté tout au long d'une histoire et quand les temps furent accomplis le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous (Jean 1, 14). La Parole de Dieu est incarnée.

La Bible a pour objet un message portant sur le salut que Dieu propose aux hommes en son Fils Jésus. Il s'agit essentiellement d'un livre à caractère religieux, qui vise à répondre aux questions de la foi. Par conséquent, il ne faut pas y chercher des vérités scientifiques, des théories économiques, physiques ou chimiques. Si d'aventure il s'y trouve une théorie de ce genre, celle-ci ne fait que refléter l'opinion, les convictions et croyances populaires de l'époque. Ainsi en est-il du lièvre considéré en Lev 11, 6 comme un ruminant, du soleil qu'on arrête (Jos 10, 13 ; Is 38, 8), parce qu'on croyait à cette époque que c'est le soleil qui tourne autour de la terre.

A l'intérieur de la Bible, la Parole de Dieu ainsi que les événements fondateurs de la foi d'Israël ont été lus et relus, à la lumière des circonstances nouvelles. Il y a là un souci constant d'actualisation. L'actualisation permet, en effet, à la Bible de rester féconde au cours du temps. Il s'agit de **lire les textes à la lumière de circonstances nouvelles et de les appliquer à la situation présente du Peuple de Dieu**. Cela exige un effort d'interprétation qui vise à discerner les points essentiels du message, à en détecter le revêtement culturel et à distinguer les différents sens.

Chap I. CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE ET CONNAISSANCE DE LA FOI.

1.0. Introduction

Science et Foi entrent parfois en conflit si l'on ne fait pas attention sur leurs terrains d'applications. Avant d'analyser la mentalité scientifique et celle du croyant pour les comparer, il nous paraît utile d'examiner leur manière de fonctionner et les éléments qui les structurent. Le scientifique s'appuie sur son savoir : quelle est la nature de sa connaissance, quelles en sont les limites ? Le croyant s'appuie sur un autre savoir : quelle en est la source, la valeur ? L'un et l'autre s'expriment dans un langage, se réclament peu ou prou d'une philosophie : quelle est la nature de ce savoir ? Enfin, pour exprimer sa foi, le croyant utilise un discours particulier : comment se situe la théologie par rapport aux autres types de connaissance ? Telles sont les questions que nous devons examiner en premier lieu, afin de bien situer, bien délimiter le domaine propre de la science et le domaine propre de la foi.

1.1. La connaissance scientifique

Le terme « science » recouvre un immense domaine du savoir qui s'étend des mathématiques les plus abstraites jusqu'aux sciences de l'homme, comme la psychologie, la sociologie, l'économie, etc. Nous le limiterons pour notre propos aux sciences de la nature : sciences de la matière (qu'il s'agisse de l'infiniment grand en astronomie ou de l'infiniment petit en atomistique) et sciences de la vie sous toutes ses formes, car, dans ces deux domaines, l'objet étudié est concret, bien défini et peut être soumis à l'expérimentation.

Le scientifique, en effet, choisit d'abord l'*objet* de son étude : la lune, les bactéries, le sang. Il le précise, la limite : telle espèce de bactéries, le sang de tel animal. Cet objet, il va l'étudier d'un point de vue particulier : en astronome (les mouvements de la lune) en chimiste (la composition du sol lunaire) ou en opticien (le rayonnement de cette planète). S'il est bactériologiste, il étudiera telle souche de bactéries sous l'angle de sa génétique, ou de sa

reproduction, ou de son métabolisme, ou de sa résistance aux antibiotiques. Bref, il caractérise à la fois l'objet de son étude et le point de vue auquel il se place. Son étude opère donc une saisie partielle et limitée d'un objet particulier.

Selon l'angle choisi pour la recherche, la technique utilisée ne sera pas la même, les instruments non plus : par exemple on choisira le microscope ordinaire ou le microscope électronique, la spectroscopie dans l'infra-rouge ou dans l'ultra-violet.

1.1.1. La méthode scientifique

La méthode reste la même dans ses grandes lignes qu'il s'agisse d'un astronome ou d'un chimiste. Par méthode scientifique, il faut entendre la discipline intellectuelle à laquelle le chercheur soumet son activité. Il part d'un fait : cette souche bactérienne, dans ce milieu nutritif, à cette température, se reproduit à la vitesse d'une génération toutes les trente minutes. Ce fait, pour être tel, doit être reproductible ; c'est pourquoi, avant de l'affirmer, le scientifique le reproduit, plusieurs fois, dans les mêmes conditions expérimentales. Puis il en recherche le mécanisme : par quelles étapes successives passe une bactérie-mère pour engendrer deux bactéries-filles ? Et, si possible, il en établit les lois, qualitatives et quantitatives.

D'une manière générale, à partir d'une expérience dans des conditions bien déterminées, le chercheur tire une première conclusion, encore hypothétique. Il recommence maintes fois la même expérience dans les mêmes conditions pour être certain de ce qu'il va conclure. De cette conclusion provisoire, il déduit des conséquences qui, si l'expérience les vérifie, confirment son hypothèse. Il faut lire dans le détail les publications scientifiques pour apprécier les exigences de rigueur, de probité intellectuelle du vrai chercheur. Il ne croit que ce qu'il tire d'un raisonnement rigoureux appliqué aux résultats indiscutables de l'expérience. C'est alors pour lui une évidence.

1.1.2. Limites de la connaissance scientifique

Il serait faux de croire qu'aveuglé ou ébloui par ses succès, le scientifique s'imagine qu'il sait tout de tout. Bien au contraire : il est parfaitement conscient des limites de son savoir et ce, à un double titre. Il sait d'abord que son point de vue est partiel, que son étude n'épuise pas la totalité de l'objet, qui peut être envisagé sous divers aspects : statique ou dynamique, morphologique ou physiologique, génétique ou métabolique, etc. Mais en outre, même à ce plan des phénomènes, de leur fonctionnement, de leur enchaînement, la science reconnaît ses limites. Par exemple, la théorie des quanta, formulée par Plank dès 1900, est devenue une des bases de la physique moderne, or d'après elle, les lois classiques à l'échelle macroscopique ne s'appliquent plus à l'échelle des atomes. Le principe d'incertitude, formulé par Heisenberg en 1926, pose des limites à notre connaissance puisque, d'après lui, le physicien ne peut déterminer à la fois la position et la vitesse d'un corpuscule. Des théories de la relativité découlent le fait qu'il y aura toujours dans l'espace-temps des zones inaccessibles à nos moyens d'investigation... La science moderne reconnaît donc ses limites. Mais, même si elle rendait compte de tous les phénomènes observables, si elle « expliquait » comment les choses se passent, il resterait encore d'autres questions qui sortent de son domaine : la science ne dit pas le tout de tout.

1.2. La philosophie

Jusqu'au 19^{ème} siècle, on désignait par philosophie l'ensemble du savoir. « Toute la philosophie, écrit Descartes, est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences ». A partir de Kant, à la fin du 18^{ème} siècle, les sciences se séparent de la philosophie. Définir cette dernière semble impossible, car chaque philosophie ou presque en donne sa définition personnelle. Pour d'Alembert, par exemple, c'est « l'application de la raison aux différents objets sur lesquels elle peut s'exercer ». Pour Sertillanges, « On appelle philosophe aujourd'hui, au sens propre du terme, une science spéculative partant des évidences rationnelles au contact des faits et, par le double et exclusif concours de la raison et de l'expérience, menant sa propre recherche jusqu'aux principes suprêmes de l'être et du savoir ». Adoptons cette définition : c'est l'étude ayant pour objet la compréhension générale de l'homme et du monde et tendant à en fournir l'explication dernière, ce par quoi elle se différencie de la science.

1.2.1. La philosophie et la science

Philosophie et science ont donc des points communs. Toutes deux partent des données de l'expérience et spéculent sur elles de façon rationnelle. Mais alors que le scientifique se borne à exprimer ce qu'il constate et déduit, de façon impersonnelle, le philosophe inclut dans son discours ce qu'il en dit lui-même.

1.2.2. La métaphysique

Une partie de la philosophie, la métaphysique, cherche l'explication rationnelle du réel en partant de l'expérience mais en la dépassant, aboutissant ainsi à des réalités qui la transcendent. Ce dépassement suppose parfois un choix entre diverses conceptions, entre des opinions qui peuvent être opposées. Par exemple à propos de la création, à partir de la matière, réfléchissant sur son origine, on peut opter pour l'idée d'un monde créé ou celle d'un monde incréé. On peut soutenir avec les matérialistes que tout est matière et que tout s'explique par elle ; on peut avec les spiritualistes rejeter cette opinion et soutenir que l'esprit est irréductible à la matière. En science comme en philosophie, l'esprit bâtit des systèmes ; ceux des scientifiques sont soumis au contrôle de l'expérience ; les seconds bien souvent lui échappent.

1.3. La Foi

De par sa *nature* même, la foi se situe sur un tout autre plan que la science et la philosophie. Elle ne repose pas sur une expérience du type scientifique, elle ne découle pas de spéculations rationnelles, elle n'est pas un catalogue de thèses résumées dans le Credo : elle est d'abord **adhésion** à Quelqu'un. « La foi chrétienne n'est pas directement adhésion à des propositions énonçant des croyances ; elle est en première ligne élan de l'esprit vers l'Autre, abandon de soi à cet Autre, engagement personnel vis-à-vis de lui ». Les premiers apôtres ont d'abord suivi Jésus, ont fait l'expérience de vivre avec lui et comme lui, sans bien comprendre, jusqu'à l'illumination de la Pentecôte. De même le croyant se met à la suite de Jésus, et son existence s'éclaire alors d'un jour nouveau.

1.3.1. L'objet de la foi

C'est Dieu se révélant. Le croyant accueille son message avec l'espoir d'y trouver le sens de sa vie. S'il s'engage dans la voie que lui propose Dieu, s'il fait l'expérience de la foi, il éprouve alors la conviction d'être dans la vérité.

1.3.2. Certitude de foi

D'où vient cette certitude ? De l'autorité de celui qui révèle. C'est Dieu lui-même qui nous dit ce que nous croyons. « Après maintes fois et diverses manières parlé autrefois aux pères par les prophètes, Dieu nous a parlé à nous en un Fils » (He 1, 1). L'acte de foi dans le catéchisme nous dit : « Mon Dieu, je crois tout ce que croit et enseigne la sainte Eglise Catholique, parce que c'est vous qui le lui avez révélé et que vous êtes la vérité même, parce que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper ».

Alors que la certitude scientifique repose sur une évidence, celle du croyant est bien une certitude, mais pas du même type. Il ne peut en être autrement, puisque l'objet de la foi est Dieu, et que Dieu ne peut être « saisi » totalement par l'intelligence humaine, le fini ne pouvant « saisir » l'infini.

Cela ne signifie pas que le croyant adhère à des vérités totalement incompréhensibles. Le premier concile Vatican définit d'abord « qu'on croit à la révélation, non parce qu'on en percevrait la vérité interne à la lumière naturelle de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu qui révèle. Il ajoute ensuite que la raison éclairée par la foi parvient à une certaine intelligence des mystères, soit par le lien des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme ; cependant, cette intelligence ne perce pas le voile de la foi qui recouvre les mystères ».

1.3.3. Croire pour comprendre

Le croyant doit donc consentir à donner son adhésion à ce Dieu qui n'a pas l'évidence d'une réalité matérielle, visible et tangible. Mais sa foi, en retour, éclaire son intelligence. Ecoutons saint Anselme : « Je ne tente pas, Seigneur, de pénétrer ta profondeur, car en aucune manière mon intelligence ne peut se mesurer avec elle ; mais je désire comprendre dans une certaine mesure ta vérité, que croit et aime mon cœur. Et je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. Car je crois aussi que, si je ne croyais pas, je ne comprendrais pas ».

Pour être éclairante, la foi ne doit pas être une simple adhésion intellectuelle à un catalogue de vérités abstraites : elle doit être vécue. C'est dire qu'elle suppose l'observance des commandements, elle postule une vie chrétienne authentique, dont il faut faire l'expérience. Regardez de l'extérieur le vitrail d'une cathédrale, vous verrez des trous dans la pierre, bouchés par du verre et de lames de plomb. Faites l'expérience d'entrer dans la cathédrale, de regarder la rosace de l'intérieur : alors, tout s'éclaire, tout prend un sens qu'on ne pouvait pas saisir de l'extérieur. Il en est de même pour la foi : il faut faire l'expérience d'y pénétrer pour comprendre.

En ce sens, la connaissance de foi, comme la connaissance scientifique, résulte d'une expérience, celle de la vie chrétienne. Concluons encore avec saint Anselme : « Ne vous étonnez pas que je dise : celui qui ne croit pas ne comprendra pas. Car celui qui ne croit pas ne fera pas l'expérience ; et celui qui n'a pas l'expérience ne connaîtra pas. En effet, autant l'expérience dépasse l'audition, autant la science de celui qui fait l'expérience l'emporte sur la connaissance de celui qui ne fait qu'entendre.

1.4. La théologie chrétienne

La théologie chrétienne est le discours du croyant qui expose et interprète méthodiquement l'objet de sa foi, c'est-à-dire la Parole de Dieu révélée en Jésus Christ, attestée dans la Bible et prêchée par l'Eglise. Elle est donc, elle aussi, un mode de connaissance. Mais par sa méthode

et par son objet principal, elle se distingue de la connaissance scientifique. Etymologiquement, elle signifie « un discours sur Dieu ». Pour ce faire, la théologie chrétienne s'appuie sur le fait que Dieu nous a parlé, qu'il s'est révélé à nous non seulement au cours de l'histoire d'Israël, mais aussi et surtout dans l'histoire de Jésus. Le Christ, Parole de Dieu incarnée, est à la fois le médiateur et la plénitude de la Révélation. Il n'est pas venu sur terre pour nous révéler des secrets scientifiques, pas plus que l'Ancien Testament n'est un traité de cosmologie ou un manuel de sciences naturelles. La Bible nous parle de l'action de Dieu pour sauver l'humanité, elle nous donne le sens de notre vie. C'est cette parole de Dieu qui est l'objet de la théologie. Mais, et c'est là un des traits fondamentaux qui la distinguent des sciences, cette parole n'est reçue comme Parole de Dieu que dans la foi. Si la théologie chrétienne s'appuie sur des textes religieux, c'est seulement aux yeux de la foi que ces textes religieux sont révélation de Dieu.

Chapitre II. LA CREATION

2.1. Création *ex nihilo*

Les Pères de l'Eglise ont interprété les textes bibliques en introduisant la notion de « création à partir de rien ». Celle-ci ne figure pas explicitement dans la Bible hébraïque. Les premiers versets du premier chapitre de la Genèse disent que, avant l'action de Dieu, existaient des eaux primordiales sur lesquelles planait l'Esprit de Dieu. La mention du *tohu-bohu* se rapporte à une forme de chaos. Le livre de la Sagesse n'affirme pas non plus la théologie de la création *ex nihilo*, puisque dans la prière l'auteur prie ainsi Dieu : « Elle n'était pas embarrassée ta main toute-puissante, elle qui a créé le monde à partir d'une matière informe » (11, 17).

Il importe de relever la raison pour laquelle les Pères ont forgé l'expression de « création *ex nihilo* » qui s'est ensuite imposée dans le discours chrétien, comme spécifique du monothéisme pur. Le passage s'est fait sous l'influence de Théophile d'Antioche et d'Irénée de Lyon. Le combat contre la Gnose les a obligés à préciser que la création n'est pas une déchéance. Elle n'est pas une aliénation de l'être divin. Il n'y a pas une partie du divin qui se soit aliénée dans la matière ou le temps. Elle ne suppose pas non plus une matière préexistante, coéternelle avec Dieu. La création se fait à partir de rien. L'expression « à partir de rien » veut dire que Dieu a fait les êtres qu'il veut et comment il veut. Elle signifie également que la création est un acte libre de Dieu. Elle affirme à la fois la toute-puissance et la liberté de Dieu. L'action de Dieu est d'un autre ordre que celle des forces de la nature. Il donne tout l'être à tous les êtres.

2.2. La création à partir d'une matière

Pour les matérialistes, la matière est, c'est-à-dire existe depuis toujours, se tient, évolue par ses propres forces. Qu'il s'agisse des galaxies ou des microbes, des atomes ou des éléphants, la physique et la chimie suffisent pour expliquer leur naissance et leur devenir. A l'opposé, bien des penseurs croyants postulent que rien ne peut se donner l'être, que tout ce qui existe a été créé, et même continue de l'être par un Dieu créateur.

D'un côté comme de l'autre, notons-le tout de suite, il s'agit de positions indémontrables : on ne peut pas davantage prouver que le monde est créé ou qu'il est incréé. Néanmoins, à défaut de preuves, le croyant peut montrer que sa position est raisonnable : l'idée de création a un sens.

Comment le scientifique incroyant se représente-t-il l'origine du monde et son devenir sans aucune intervention divine ? A l'inverse, la foi postulant un Dieu créateur, comment la

philosophie chrétienne conçoit-elle la création ? Certes, nous resterons en plein mystère, mais si l'option matérialiste nous conduit au néant, nous verrons si la foi chrétienne en la création peut donner un sens à notre vie.

2.2.1. Un monde sans Dieu

Pour la science moderne, comment s'est formé le monde ? Pour expliquer sa genèse, elle part d'une théorie assez généralement admise, celle de l'univers en expansion. Le cosmos est peuplé de galaxies, des millions sans doute, elles-mêmes formées de millions de planètes comme la Terre et le Soleil. Ces galaxies s'éloignent les unes des autres : on dit que l'univers est en expansion, un peu comme un ballon de caoutchouc dont le diamètre augmente à mesure qu'on le gonfle. Puisque le rayon de l'univers croît à tout instant, inversement, si l'on pouvait remonter le cours du temps, on assisterait à sa diminution : l'univers se contracterait comme le ballon qui se dégonfle...

Mais la matière n'est pas indéfiniment compressible. A un moment donné, toute la matière actuellement répandue dans le cosmos se trouverait dans un état de condensation maximale, formant une énorme sphère que l'on appelle parfois l'atome primitif, par analogie avec les atomes radioactifs dont le noyau explose. De fait, il y a 15 milliards d'années environ, cette boule a explosé, donnant naissance à des amas de matière chaude, gazeuse, qui peu à peu s'est refroidie, condensée en volumes plus ou moins grands. C'est ainsi que notre terre et tout le système solaire se sont constitués il y a cinq milliards d'années.

Telle est, en gros, la théorie la plus probable aujourd'hui, malgré les objections qu'on lui oppose sans qu'elle puisse les résoudre.

1° La vie

Au fur et à mesure que la masse gazeuse se refroidit, les atomes qui la constituent s'unissent progressivement pour donner des molécules dans un ordre que la thermodynamique permet d'établir. Des théories hautement probables montrent comment ont pu se former toutes les molécules élémentaires dont se composent les plus simples des vivants. Le problème du passage de ces molécules « en vrac » à un édifice structuré n'est pas encore résolu. Il est certain cependant que la vie a commencé son extraordinaire aventure sur terre il y a près de 3 milliards d'années, par une série de mécanismes que la science s'efforce de découvrir.

De la bactérie la plus simple au vivant le plus complexe, l'évolution est un fait, même si nous ignorons encore comment ont joué ses facteurs : mutations génétiques, sélection naturelle, pression du milieu. Une des tentatives d'explication « scientifique » du processus est exposée dans un livre qui, a connu un gros succès.³ Quand le patrimoine génétique se transmet, des erreurs de « copie » peuvent se produire au hasard dans les molécules qui constituent les gènes et les chromosomes. Il en résulte une mutation. Si elle est bénéfique pour son porteur, il la transmettra à sa descendance. Dans le cas contraire, elle disparaîtra très vite. La reproduction sexuée assure un meilleur brassage des gènes au hasard des accouplements, un peu comme les numéros sortent au tirage du loto. A cette loterie, l'homme a tiré le gros lot (Monod, p. 161).

2° Interprétation matérialiste

³ Jacques MONOD, *Le Hasard et la Nécessité*, Ed. du Seuil, Paris, 1970.

Pour rendre compte du passage de l'atome primitif aux planètes, de la matière à la vie, de la bactérie à l'homme, la science nous propose donc un certain nombre de mécanismes, les uns très probables, les autres plus hypothétiques. Admettons-les pour le moment : que peut-on en déduire ?

Pour Marx et, après lui, Engels, ces théories scientifiques anéantissent l'idée de création. « La création de la terre a reçu un coup terrible de par la Géognosie, c'est-à-dire par la science qui a exposé la formation de la terre, le devenir de la terre, comme un processus, comme une auto-génération »

L'erreur de ce raisonnement saute aux yeux : du fait de l'évolution de la matière, Marx et Engels tirent qu'elle se suffit, qu'elle n'est pas créée. C'est là un sophisme, une faute de logique. Qu'une matière donnée évolue dans le temps, change de forme ou de structure, ne permet pas de conclure que cette matière est ontologiquement suffisante, c'est-à-dire indépendante d'un créateur. L'évolution n'est pas une auto-génération.

Que disent les scientifiques modernes ?

Cette erreur grossière, les scientifiques modernes se gardent bien de la commettre. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les réponses de grands savants comme Alfred Kasler, François Jacob, Jean Rostand et bien d'autres à une enquête récente sur l'existence de Dieu. On peut résumer ainsi leurs réponses :

- 1) La science ne peut rien dire pour ou contre l'existence de Dieu. « Je refuse d'appuyer la négation de Dieu sur la connaissance scientifique ». Les constations de la science ne justifient en rien, sur le plan scientifique, les affirmations de l'athéisme. L'idée de la création est de l'ordre métaphysique ; l'ontologie ne relève pas de la science.
- 2) Le hasard n'explique ni l'origine ni la complexité du vivant. Il y a une finalité dans l'évolution, mais on ignore son « programmeur ».
- 3) La science ne s'occupe pas de Dieu. Il peut être au début, comme cause première, c'est possible. Mais le savant refuse qu'on le fasse intervenir dans le déroulement de la chaîne des causalités.

La mentalité a donc changé depuis le matérialisme et le scientisme du siècle précédent. Le scientifique moderne, s'il est athée, ne fonde pas son athéisme sur les données de la science. Il ne peut ou ne veut rien dire au sujet de la création. Il ne peut concevoir l'évolution, la finalité de l'évolution sans « quelque chose ! Pour la penser, mais entre cette quelque chose et une personne humaine, il n'y a pas la moindre analogie (A. Kastler). On ne peut en effet se faire une idée adéquate de Dieu.

2.2.2. Un monde créé

A cette thèse d'un monde sans Dieu, sans créateur de la matière, la foi chrétienne oppose une vision, celle d'un monde créé, c'est-à-dire dépendant d'un créateur qui lui donne l'être et le maintien dans l'être.

1° Racines de cette croyance

La foi chrétienne en la création s'enracine dans celle de l'Ancien Testament. Les auteurs de certains livres de la Bible ont dû, en effet, prendre position contre les thèses mythologiques de leurs voisins égyptiens et assyro-babyloniens. Le « récit de la création » du premier chapitre de

la Genèse, emprunté en partie à certains mythes, montre bien, par les points essentiels qui l'en distinguent, l'intention des auteurs bibliques :

- La création est l'œuvre d'un seul Dieu, qui crée directement, sans intermédiaires.
- Pour créer, Dieu n'a pas utilisé une matière préexistante, comme un potier utilise l'argile pour donner la forme d'un vase. Dieu crée « *ex nihilo sui et subjecti* », c'est-à-dire que le monde n'est tiré ni de la substance de Dieu ni d'une matière préexistante. C'est pourquoi le mot « créer » ne s'applique qu'à Dieu. L'homme fabrique, transforme ; Dieu seul crée à partir de rien.

Le christianisme, enraciné dans le judaïsme, conserve ces mêmes idées. Dès les premiers siècles, l'Eglise exprime sa foi dans des formules comme le Symbole des Apôtres ou celui de Nicée (325). Notre Credo actuel est celui du premier concile de Constantinople (381) : Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles.

Au cours des siècles, l'Eglise va préciser sa doctrine chaque fois qu'une thèse adverse la menacera. Ainsi, par exemple, le 4^e concile du Latran (1215) déclare contre les hérésies dualistes : « Nous croyons en un seul Dieu (...) unique principe de toutes choses, créateur de toutes choses visibles et invisibles, spirituelles et corporelles, qui, par sa toute puissance, a créé au commencement du temps simultanément l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle.

2.2.3. L'idée de création

Ce n'est pas sans peine que le christianisme a défendu sa foi en la création. Dès le début, en particulier dans le monde grec, elle heurtait de front les philosophies issues de Platon et surtout d'Aristote qui enseignait que le monde n'a pas eu de commencement. Au Moyen Age, contre les philosophes arabes, à la Renaissance, contre les systèmes panthéistes, plus récemment contre les affirmations scientifiques, l'Eglise a dû maintenir et préciser le contenu de sa foi en la création. Quel enseignement pouvons-nous retenir ?

1° La dépendance

La matière ne se donne pas l'être, elle le reçoit ; elle n'est pas l'Absolu, mais elle dépend de l'Absolu. L'idée de la création signifie une relation de dépendance dans l'être du créé par rapport à son créateur.

Quand l'horloger a construit une montre, celle-ci existe et continue d'exister sans lui. L'action créatrice, par contre, n'est pas une fabrication : Dieu pose les choses dans l'être et les y maintient. Sans son action actuelle, le monde cesserait d'exister. Créer, c'est donc aussi conserver les choses dans l'être.

« Conservation et création ne sont qu'une seule et même chose, distinctes seulement si l'on se réfère à l'idée de commencement » ; « A tout moment, l'univers ou chaque créature est suspendu à Dieu par cette relation de dépendance qui est la création même. Ou pour mieux dire, toute créature est suspendue à Dieu à la fois quant à son être et quant à ses moments qui n'en sont que la mesure immanente.

2° L'autonomie

L'action créatrice ainsi conçue ne supprime pas l'autonomie des créatures. « La transcendance de l'activité créatrice permet à une telle action de respecter ou plutôt de poser des actions dérivées qui, en vertu de cette dérivation, ont leur action propre, action qui appartient totalement à elles et totalement à la cause première, cela en raison de la différence des plans où elles s'établissent, le créé et l'incrée ne composant pas, ne faisant pas addition, ce qui est le mystère de la communication créatrice ».

Cette conception de la création comme une relation à Dieu permet de regarder l'évolution comme le fruit d'une spontanéité permanente. L'autonomie de la créature, comme la liberté de l'homme, ne constituent pas un secteur réservé qui échapperait à Dieu.

3° La question du temps

Une dernière remarque. Demandez à un enfant, ou même à un adulte, comment il se représente l'acte créateur. Il répondra : « D'abord il n'y avait rien, Dieu était seul. Puis un beau jour, il décide de créer, il dit : Que la lumière soit ! Que la terre soit ! Et c'est fait ». Avouons-le, ce scénario simpliste n'est-il pas aussi un peu le nôtre ? Et pourtant, que d'erreurs il renferme !

On se figure « d'abord » une sorte de durée très longue, pendant laquelle Dieu serait inactif : mais avant la création, le temps n'existait ! Le temps n'existe que s'il y a des choses qui le mesurent, le temps est une mesure des choses. Il n'y a donc pas de durée antérieure au monde, pas même pour Dieu, puisqu'il est « éternel ».

Par suite, il n'existe pas « un jour » où Dieu passe du repos au travail. Le premier jour du monde lui-même. Enfin, la création ne change rien en Dieu. Il n'y a pas une « action » de Dieu distincte de Dieu lui-même.

Le thème de gestion de temps est bien présent dans le livre de Qohélet en commençant par le célèbre passage qui débute par ces mots : « Il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel. (Qo 3, 1). Suit une liste des réalités qui s'opposent deux à deux (3, 2-8). L'idée est tout à fait sapientielle dans son essence. Comme dans une partition musicale qui définit non seulement les notes que chaque instrument doit jouer, mais aussi le moment approprié où il convient de les donner sous peine de créer une « cacophonie », l'ordre du monde est ainsi disposé que chaque chose a son lieu et son temps. Le matin, on se lève pour aller travailler et le soir on va se coucher pour dormir. On plante au début de la saison de pluie et on récolte pendant la saison sèche. Les cultivateurs savent qu'il faut tenir compte des lunes pour réussir les semis.

Ce qu'il faut dans l'ordre de la nature et des animaux vaut aussi dans d'autres domaines, en particulier dans celui des relations humaines. Les antithèses de Qohélet mêlent d'ailleurs ces domaines, comme ils posent côte à côte des actes somme toute banals : coudre ou bâtir, et des moments essentiels : la guerre, l'amour et la tendresse. Pour commencer, elles nous situent face à ces deux grands moments sur lesquels les humains n'ont pas de prise. Le texte de Qohélet rappelle ainsi que l'homme n'est pas l'auteur de cette vaste partition : Dieu en est l'auteur. Il la confie à l'homme, d'une part pour l'interpréter- c'est là notre tâche-, d'autre part pour la contempler d'un regard qui réunit ces moments en une suite qu'on appelle le temps : « J'ai vu la tâche que Dieu donne à réaliser aux hommes : tout ce qu'il fait convient à son temps. Mais il leur donne aussi à comprendre la durée, sans que l'homme ne soit capable de trouver l'œuvre que Dieu fait du début à la fin » (qo 3, 10-11).

« Tout ce qu'il fait convient à son temps ». La justesse est donc fondamentale. Même si la note paraît mal écrite, trop noire ou douloureuse, il faut la jouer car Dieu l'a écrite. De ce point de vue, Qohélet s'accorde avec Ben Sira : « Les œuvres du Seigneur sont bonnes, il donne sa faveur à qui en a besoin, à l'heure propice. Il ne faut pas dire : ceci est moins bon que cela, car tout en son temps sera connu bon ». (Si 39, 33-34). La vie de l'homme est mêlée de plaisirs et de douleurs, de joies et de peines, des réalités positives et négatives. Rien ne sert de rêver à un monde idéal où tout serait parfait et sans difficulté, mais il faut prendre les choses comme elles viennent, s'accorder au temps qui nous est donné puisque son organisation ne dépend pas de nous.

La gestion du temps joue un rôle important dans la vie de l'homme. C'est parce qu'il dispose du sens de la durée que l'homme peut relier un événement à un autre, un acte à un autre, pour établir entre ces deux points une relation de cause à effet. Celui qui vit dans l'instant ne peut diriger sa barque puisqu'il ne voit pas vers où il va, ni d'où il vient. Notons bien que dans sa meilleure veine, la sagesse d'Israël ne prétend pas maîtriser toutes les conséquences des actes humains ou des événements de la nature. Mais repérant les enchaînements, elle propose à l'homme d'éviter ce qui dérange l'ordre des choses et provoque inmanquablement le malheur. Si creuser un trou pour attraper le voisin, c'est y tomber soi-même un jour (Pr 26, 27 et 28, 10), mieux vaut alors s'en abstenir.

2.2.4. Peut-on découvrir dans l'univers les traces d'un Dieu créateur ?

La Bible affirme à plusieurs reprises que, laissés à leurs propres forces, les hommes devraient s'élever à la connaissance et à l'adoration du Dieu créateur de l'univers : le livre de la Sagesse blâme les idolâtres d'avoir adoré les astres du ciel, au lieu de reconnaître en eux l'Artisan qui les a faits, car, poursuit le texte sacré, « la grandeur et la beauté des créatures font, par analogie, contempler leur Auteur » (Sg 13, 5). Si Dieu a donné aux hommes « de pouvoir scruter le monde », comment n'en ont-ils pas tôt découvert le Maître ?

C'est la même argumentation que reprend l'apôtre Paul au début de la lettre aux Romains. Les hommes sont inexcusables de ne pas avoir rendu gloire à Dieu, car « ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence humaine à travers ses œuvres : son éternelle puissance et sa divinité » (Rm 1, 20). Comme le chante le psaume 19, « les cieux racontent la gloire de Dieu et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce ». Le concile Vatican II confirme la possibilité pour l'intelligence humaine de connaître Dieu à partir de ses œuvres : « Dieu, qui crée et conserve toutes choses par le Verbe, donne aux hommes dans les choses créées un témoignage incessant sur lui-même » (cfr Rm 1, 19-20).

Pour les frères réformés, à cause du péché, les hommes ne peuvent pas s'élever jusqu'à l'affirmation d'un Dieu unique. Leur intelligence est devenue incapable de s'élever jusqu'à Dieu si ce n'est que grâce à Jésus-Christ. Tout en reconnaissant la difficulté qu'ont toujours eue les païens d'arriver à une représentation assez juste de Dieu et de ce qu'Il attend de nous⁴, les catholiques prennent davantage en considération les nombreux passages de la Bible affirmant la possibilité pour l'homme de s'élever jusqu'à la connaissance du Créateur à partir de ses œuvres (Ps 93, 104 ; 147 ; Si 43 ; Pr 8, 22-31 ; Jb 38, 7 ; Dn 3, 57-82). D'ailleurs, comment les

⁴ Le concile Vatican I reconnaît cette difficulté mais soutient que « Dieu peut être connu avec certitude » par la raison humaine. Toutefois, l'Eglise accorde une place primordiale à la révélation que Dieu nous a donnée de Lui-même en Jésus-Christ.

hommes pourraient-ils reconnaître Dieu dans le « Dieu de Jésus-Christ », s'ils n'en avaient déjà une certaine idée en regardant le monde ?

La grande Tradition chrétienne a toujours pensé que Dieu nous parlait à travers deux livres, celui de la Nature et celui de la Bible. C'est ce que suggère la structure même du psaume 19. Certes, il est indispensable que Dieu vienne purifier, rectifier l'idée spontanée que les hommes se font de Lui en regardant le monde qui les entoure, mais ce monde lui-même garde les empreintes des mains divines qui ne cessent de le pétrir.

Plusieurs auteurs condamnent ainsi les hommes modernes : ils se servent de plus en plus de leur esprit pour se rendre maîtres de la Nature et voyager dans le cosmos, mais ils n'osent plus se servir de ce même esprit pour aller jusqu'à Dieu. Ils doutent de leurs capacités en ce domaine. Persuadés d'avance que leur intelligence ne peut leur être d'aucune utilité pour atteindre les réalités fondamentales qui donnerait un sens à leur vie.

2.2.5. La science et les origines de l'homme

Pendant longtemps, on a pensé que les espèces actuelles avaient été créées par Dieu telles que nous les connaissons, et donc qu'elles n'avaient pas évolué. Aujourd'hui on accepte l'idée de l'évolution des espèces : « Le monde évolue en fonction des puissances que Dieu lui a attribuées en le créant ». L'évolution a cessé d'être une hypothèse ou une théorie : c'est un fait, établi de plusieurs manières. La paléontologie, l'embryologie, la découverte de formes intermédiaires entre les espèces, et récemment la biochimie apportent chacune sinon des preuves, du moins des arguments de poids. Les discussions actuelles entre savants portent sur le mécanisme de cette évolution. On connaît bien certains de ses facteurs : les accidents qui altèrent la structure des chromosomes (délétion, translocation, inversion) et ceux qui modifient les gènes (mutation, duplication) font que le sujet qui les subit change et se trouve pré-adapté à une modification de l'environnement. Mais de grosses difficultés subsistent encore.

1° Les origines humaines

Comme tous les animaux, l'homme provient d'une souche plus ancienne qui s'est diversifiée. Un rameau a conduit aux simiens, un autre aux hominiens. A quel moment la séparation s'est-elle produite ? On ne le sait pas exactement, on hésite entre -20 MA et -70 MA (millions d'années). Puis, vers -4 MA, une lignée déjà engagée dans le sens hominidé éclate et se diversifie à son tour. Une branche évolue vers les Australopithèques, une autre vers l'homme : *Homo habilis* d'abord (-3 à 1,5 MA), puis *Homo erectus* (-1,5 à 0,5 MA) et enfin *Homo sapiens* (à partir de -0,5 MA). L'homme moderne, *Homo sapiens sapiens* date de 50.000 ans au maximum. C'est lui l'auteur des premières sépultures, puis de l'art rupestre.

Ce survol rapide de notre histoire nous laisse sur notre faim...A la recherche de nos origines, nous aimerions savoir où, quand, comment s'est produite l'émergence de l'homme, ce que Teilhard appelle l'hominisation.

Où ?

L'arbre généalogique que l'on vient d'esquisser résulte des fouilles effectuées en Afrique de l'est et du Sud, de l'Ethiopie au Transvaal, du Kenya à la Tanzanie. Les autres continents sont encore moins explorés. La question se trouve ainsi posée : le berceau de l'humanité est-il unique et africain, ou, au contraire, plusieurs lignées, surgies en divers lieux du globe, sont-elles à l'origine des hommes actuels ? En d'autres termes, l'homme est-il l'aboutissement d'un seul

phylum ou de plusieurs ? Deux théories ont été émises : pour le monophylétisme, la souche commune était déjà humaine avant de se diviser en plusieurs branches ; pour le polyphylétisme, les branches issues de cette souche sont devenues humaines après coup et chacune de façon indépendante. Actuellement, on penche pour la première hypothèse, avec un berceau unique en Afrique. Mais ce n'est pas encore une certitude absolue.

Quand ?

Quand apparaissent les premiers hommes ? Pour répondre à cette question, il faut préciser les critères auxquels on se réfère. Fabriquer des outils rudimentaires et les utiliser n'est pas suffisant, puisque les chimpanzés en sont capables. Conserver du feu ou savoir le produire ? On connaît des foyers datés de 400 000 ans. Si le fait d'ensevelir les morts est un critère valable d'hominisation, il vaut pour Homo sapiens qui pratiquait la sépulture voici 50.000 ans. Quant à l'activité artistique, désintéressée (sculpture des os, des bois de renne, peinture rupestre), elle est certainement l'œuvre de l'homme, mais plus récente encore.

Pour les philosophes, l'homme est caractérisé par la conscience réfléchie ; elle lui permet de se situer en face des autres, d'élaborer une pensée conceptuelle ; elle ouvre la voie à la liberté et à l'agir moral. Mais où et quand cette conscience est-elle apparue ? A supposer qu'elle provienne d'une « mutation brusque », elle n'a pas laissé de trace repérable sur l'échelle des temps.

Comment ?

Même dans l'hypothèse de l'apparition soudaine d'un corps et d'un cerveau parfaitement humains, il a fallu des générations pour que l'homme équipe son cerveau, apprenne à s'en servir, découvre son originalité. La vie familiale et la vie en société ont certainement joué un grand rôle dans l'acquisition du savoir et sa transmission. L'hominisation s'est produite lentement, comme le passage de l'enfance à l'âge d'homme.

Malgré toutes les incertitudes que nous venons d'évoquer, concernant le lieu, la date et la modalité de l'apparition de l'homme, il est incertain, pour le paléontologue, qu'il n'y a pas eu un jour où, brusquement, un homme et une femme se sont découverts adultes, seul couple humain dans un paradis terrestre, sans parents ni grands-parents...

Chap III L'INCARNATION

Introduction

La naissance de Jésus est un événement fondamental dans les Annales de l'humanité. Elle marque profondément l'histoire du monde et le partage en deux versants : Avant le Christ, après le Christ. Le Christ est la pierre angulaire de l'histoire universelle. Avec lui commence l'épopée du Salut. La naissance du Christ fait rayonner sur le monde des splendeurs de joie, et suscite dans les cœurs de profondes émotions, parce que dans le Christ sont enfermées les immenses espérances des générations humaines. Chacun de nous désormais, qu'il soit riche ou pauvre, fils de l'Orient ou de l'Occident, est invité à la découverte merveilleuse du Christ, qui tient dans ses mains la destinée de nos vies humaines.

1. L'incarnation quid ?

C'est le mystère du Fils de Dieu fait homme. Le Fils de Dieu, qui naît d'une naissance éternelle au sein du Père, a voulu naître d'une naissance temporelle en entrant dans le mouvement de notre histoire, en s'insérant dans notre race humaine. Le Fils de Dieu, pour être nôtre, accepte une chair mortelle, dans la condition humiliée où l'a placé le péché. C'est à nous qu'Il emprunte, ce qu'Il va offrir pour nous, afin de tirer de nous-mêmes le prix de notre rachat. Le Fils de Dieu se fait homme en tout, afin que tout l'homme soit sauvé en Lui. Par orgueil, l'homme tend à se mettre à la place du Créateur en se faisant le centre du créé, son propre dieu. Par humilité, Dieu se fait homme pour réparer divinement le mal causé par le péché. Le Seigneur s'anéantit pour relever les hommes tombés.

2. Ce que nous rapporte l'Incarnation.

Par le péché originel, la nature humaine s'est trouvée séparée de la communion avec la nature divine. Par l'incarnation, la Personne du Fils de Dieu unit sans les confondre, la nature humaine et la nature divine, pour les réconcilier en Lui.

Par l'incarnation, Dieu vient nous racheter pour nous adopter divinement. Le Fils de Dieu a pris ce qui est nôtre pour nous donner ce qui est sien. Il s'est abaissé jusqu'à nous élever jusqu'à Lui. Il a voulu naître fils de l'homme, pour nous faire naître fils de Dieu. L'Enfant de Bethléem a porté en ses petites mains nos titres de noblesse. Sa naissance à la vie humaine nous a valu notre droit de naissance à la vie divine. « Tous ceux qui l'ont reçu, ceux qui croient en son Nom, il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12). Jésus est le premier-né d'une multitude des frères, sur lesquels s'étend la Paternité divine.

3. Jésus est Sauveur

Jésus est le Sauveur de l'humanité, le Pontife suprême qui relie le ciel et la terre. Il est l'homme-Dieu qui peut vraiment être le Chef spirituel de l'humanité dans son retour à Dieu. Jésus est la voie, la Lumière qui illumine toute intelligence. Il est le libérateur de l'esclavage du péché, le Réconciliateur avec Dieu.

4. L'Incarnation, mystère de la Bonté de Dieu

« Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16). L'Amour de Dieu pour ses créatures n'est pas une conclusion tirée de principes abstraits, c'est un fait d'expérience. Sous quelque aspect qu'on envisage ce mystère, il se présente comme une mission d'amour confié au Verbe, par l'adorable Trinité désireuse de se communiquer elle-même et de s'unir étroitement à l'homme. L'Amour, en effet, tend à l'union. Ainsi, la charité éternelle qui brûle dans le cœur de Dieu est descendue jusqu'à nous. « Le Verbe s'est fait chair, Il a établi sa demeure parmi nous ». (Jn 1, 14). C'est par Marie que Jésus a voulu venir jusqu'à nous.

L'Évangile, à plusieurs reprises, nous fait comprendre par les faits, cette loi d'amour de la vie spirituelle : « Jésus se donnant par Marie ». A peine a-t-elle conçu qu'elle a hâte de le porter à Elisabeth et à Jean-Baptiste. Elle le présente aux bergers et aux mages. Elle le révèle à Cana. Partout elle montre Jésus. C'est une des lois les plus constantes de la grâce : « Ils virent l'Enfant avec Marie, sa Mère » (Mt 2, 11).

Avec la très Sainte Vierge, soyons porteurs du Christ à nos frères, afin que par le Christ, avec Lui et en Lui, les hommes soient réunis à Dieu dans un amour filial, et réunis entre eux dans un amour fraternel.

5. Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme

Aux temps fixés par Dieu, le Sauveur attendu est venu. Notre Seigneur Jésus-Christ est « le Verbe fait chair » (Jn 1, 14). Il est vraiment Homme et vraiment Dieu.

1° Jésus-Christ est vraiment homme

C'est par une véritable naissance qu'Il est entré dans l'humanité. Sans doute, sa naissance a été miraculeuse: Il est né d'une Vierge. Mais dans le sein de Marie, Il a vraiment pris corps comme le nôtre. Selon le mot de saint Paul, « Il est né d'une femme » (Ga 4, 4). Par sa Mère, Il est bien enraciné dans l'humanité. Jésus est de notre race, Il est notre frère.

Jésus a un corps comme le nôtre, qui connaît la faim, la soif, la fatigue, le sommeil, la souffrance. Le corps du Christ est animé par une âme spirituelle, directement créée par Dieu. Comme la nôtre, elle est douée d'intelligence, de volonté et de sensibilité.

Jésus a une intelligence humaine, distincte de son intelligence divine. Son intelligence humaine possède une triple science qui lui vient d'une triple source : d'abord de la **vision béatifique**, qui consiste à voir Dieu face à face et les choses en Dieu (cf Mc 6, 45-46 ; 3, 11 ; 8, 38 ; Mt 11, 27) ; ensuite, de la **science infuse**, par des idées directement communiquées (Mc 14, 9 ; Jn 2, 19. 25 ; 4, 17-18 ; 6, 61.64 ; 11, 11.15), et enfin, de la **science expérimentale** qui s'acquiert par l'usage des sens et de l'intelligence. Cette dernière science est susceptible d'un progrès indéfini. C'est dans ce sens qu'il a été dit de Jésus, qu'il grandissait en sagesse, en taille, et en grâce sous le regard de Dieu et des hommes (Lc 2, 53 ; He 5, 8). Soit par la vision béatifique, soit par la science infuse, l'intelligence humaine du Christ connaît le passé, le présent, l'avenir, et jusqu'aux plus secrètes pensées des hommes (cf. Jn 16, 30 ; 2, 25 ; 3, 32). Les juifs s'étonnent qu'Il puisse savoir les Ecritures sans les avoir apprises (Jn 7, 15). Jésus sait les événements qui se déroulent au loin. Il prédit l'avenir. Il annonce sa mort aux apôtres en insistant sur les détails, sa résurrection, la ruine de Jérusalem, les épreuves de son Eglise et sa stabilité inébranlable jusqu'à la fin du monde.

Le Christ est vraiment devenu l'un de nous, en tout semblable à nous, hormis le péché (He 4, 15). Il est l'homme parfait, le modèle idéal que tous ont le devoir d'imiter. Jésus a mis ses délices à habiter parmi les enfants des hommes. Souvent, dans l'Évangile, Notre –Seigneur se désigne par cette expression : « **Le Fils de l'homme** » : « Le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer sa tête » (Lc 9, 58). « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup » (Lc 9, 22). Dans cette expression, les Pères de l'Eglise ont vu une insistance volontaire de Jésus sur l'humilité de sa condition d'homme. « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mt 20, 28). Le sauveur du monde apparaît donc en pauvreté, en humilité, dépourvu de tout éclat, de toute magnificence.

2° Jésus-Christ est Vraiment Dieu

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair » (Lire Jn 1, 1-14 ; 1, 18). Les disciples que Jésus a associés à sa mission, ont vécu avec Lui pendant trois ans, et peu à peu ont été profondément transformés dans leurs convictions religieuses. Après la mort et la Résurrection du Christ, après avoir reçu l'Esprit-Saint, les apôtres donneront leur vie pour cette foi nouvelle : Jésus est Dieu, Il est le Fils Unique du Père.

Comment Jésus a-t-il procédé pour manifester sa filiation divine ? Comment ses disciples sont-ils arrivés à croire en ce mystère ? À conserver le monothéisme d'Israël et à affirmer la Divinité de Jésus-Christ ?

Envers ses disciples, Jésus a usé d'une lente pédagogie. Il a élevé peu à peu leurs vues humaines à la hauteur des Desseins providentiels. Jésus a éprouvé la foi naissante de ses disciples mêlée de scories trop humaines. Ce n'est qu'exceptionnellement que Jésus s'est dit, ou s'est laissé dire : « Le Fils de Dieu ». Jésus a préféré commencer par se montrer tel. Il a commencé par faire avant de se révéler plus profondément. Jésus a agi en tant qu'homme et en tant que Dieu. Il a laissé parler les faits pour Lui. Il a amené peu à peu ses disciples à se poser des questions sur le mystère de sa Personne. Les apôtres sentaient obscurément qu'en Jésus, quelque chose dépassait l'humanité ordinaire, et ils se demandaient parfois, mais « **qui est donc celui-ci ?** » (Mc 4, 41).

Il y a dans l'Evangile des paroles, des gestes et des actions de Jésus qui insinuent sa Divinité ; une créature n'aurait pu parler, ni agir de la sorte. Il y a des actes qui sont un exercice incontestable de prérogatives divines. Il y a enfin des affirmations claires qui viennent conclure ce que suggéraient les insinuations et l'exercice de la Divinité : « Jésus parlait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes » (Mt 7, 29) ; « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » (Jn 7, 45-46). Dans la théologie juive, ni prophètes, ni Messie, ne pouvaient modifier ou abolir la Loi de Moïse. Jésus, Lui, dispose souverainement de la Loi et de la tradition qu'Il explique, approfondit et même corrige. Il prétend bien maintenir la Loi, mais en l'interprétant selon un esprit nouveau qui la transpose et l'accomplit. Après avoir rappelé ce qui a été dit aux anciens, Jésus présente son enseignement en ces termes : « Vous avez appris qu'Il a été dit aux anciens... Eh bien Moi, Je vous dis... » (Mt 5, 21.27.31).

Jésus déclare : « Le Fils de l'homme est maître, même du sabbat » (Mc 2, 28). Jésus s'arroge un pouvoir sur le Temple, « maison de son père », pour en chasser les profanateurs. En faisant allusion à Lui-même, Jésus déclare : « Il y a ici plus grand que le Temple ! (Mt 12, 6). Jésus surpasse les prophètes et les rois de l'Ancien Testament, Jonas et Salomon (Mt 12, 41-42), Moïse et Elie (Mt 17, 3), David qui le regarde comme son Seigneur (Mt 22, 43). Jésus a prononcé des paroles qu'aucun homme ne pourrait dire : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront jamais » (Mt 24, 35). « Je suis le Pain vivant, qui est descendu du ciel » (Jn 6, 51). « Je suis la Lumière du monde ; qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la Lumière de la vie » (Jn 8, 12). « Je suis la Résurrection » (Jn 11, 25). « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6). Le pouvoir de remettre les péchés aux gens était une prérogative de Dieu et nous voyons Jésus remettre les péchés. Au paralytique, il déclare : « mon ami, tes péchés te sont remis ». Les scribes et les pharisiens se mirent à penser : « Qui est-il celui-là, qui profère des blasphèmes ? » Mais Jésus se rendant compte de leurs pensées, prit la parole et leur dit : « Pourquoi ces pensées mauvaises dans vos cœurs ? Quel est le plus facile de dire : Tes

péchés te sont remis, ou de dire lève-toi et marche ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, « je te l'ordonne, dit-il au paralysé, lève-toi, prends ta civière et retourne chez toi ». Et à l'instant même, il se leva sous leurs yeux » (Lc 5, 20-25).

Un jour, au moment voulu, Jésus posa cette question à ses disciples : « Pour vous, qui suis-je ? » Prenant la parole, Simon-Pierre répondit avec exactitude : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant ! » (Mt 16, 15-16). Jésus affirme sa préexistence auprès de Dieu. « Père glorifie-moi maintenant auprès de toi : donne-moi la gloire que j'avais auprès de toi avant le commencement du monde » (Jn 17, 5). « Je suis sorti du Père et venu dans le monde. Maintenant, je quitte le monde et je vais au Père » (Jn 16, 28).

La foi que nous avons en Dieu le Père est la même que nous devons avoir en Jésus : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en Moi » (Jn 14, 1). Jésus veut le même honneur que son Père : « Que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père » (Jn 5, 23). Il invite ses disciples à prier le Père en son Nom et à Le prier Lui-même, et Il leur assure qu'ils seront exaucés : « Tout ce vous demanderez en mon Nom, dit Jésus, je le ferai » (Jn 14, 13). A son Baptême, Jésus a été introduit dans son ministère, par son Père céleste, et proclamé Fils de Dieu, dans une solennelle révélation devant Jean Baptiste : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; en Lui, J'ai mis tout mon amour » (Mt 3, 17). Lors de la transfiguration sur le Thabor, cette attestation divine est répétée devant les apôtres Pierre, Jacques et Jean : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui J'ai mis tout mon amour ; écoutez-le ! » (Mt 17, 5).

Avec le témoignage du Père, la Divinité de Jésus est encore confirmée par les miracles et les prophéties, par la sainteté de sa vie, la sublimité de sa doctrine, et par le fait qu'Il est allé à la mort en attestant qu'Il est le Fils de Dieu. Jésus, livré par Judas, comparaît devant le Sanhédrin, le tribunal suprême de juifs pour les questions religieuses. Le grand prêtre Caïphe se lève et pose cette question à Jésus : « Je t'adjure, par le Dieu Vivant, de nous dire si tu es le Messie, le Fils de Dieu ». Jésus lui répond : « Tu l'as dit ». Et pour donner plus de poids encore à cette affirmation, le Seigneur ajoute : « D'ailleurs, Je vous le déclare : désormais vous verrez venir sur les nuées du ciel ». Alors, le grand prêtre déchire ses vêtements en disant : « Il a blasphémé ». Et l'assemblée se prononce pour sa mort (Mt 26, 63-66).

Toutes les actions de Jésus sont les actions d'un Dieu, parce que toute action, bien qu'elle soit accomplie par telle ou telle faculté de la nature, est attribuée à la personne. C'est la personne qui est responsable des actions, qui valorise les actions. C'est pourquoi, tout ce qui est humain dans le Christ est rendu divin par sa Personnalité de Fils de Dieu. Les actes humains de Jésus sont des actes de Fils de Dieu, et ont par conséquent une valeur infinie.

Jésus-Christ est le commencement et la fin de toutes choses (cf. Ap. 22, 13). Principe par qui tout commence au ciel et sur la terre, le verbe Incarné, Jésus-Christ, est aussi la fin. Celui par qui tout se termine. Si tout a été créé par Lui, tout pareillement a été créé pour Lui (cf Col. 1, 16). Ainsi la Création tout entière est ordonnée au Christ, Pontife universel, pour être finalement, en sa Personne et par sa médiation, dédiée à Dieu qui est Amour.

Chap IV. LA REDEMPTION

1. Définition

Le mystère de la Rédemption est le mystère de Jésus-Christ mort sur la Croix pour racheter tous les hommes. Jésus a pris chair pour sauver les hommes du péché.

L'homme tombé ne peut se sauver lui-même (cf. Rm 3, 23-24). Le péché en entrant dans le monde a outragé Dieu, Dieu lui-même infini en toutes perfections. Or, l'offense se mesure à la grandeur de la personne offensée. Plus la personne est élevée en dignité, et plus grave est l'injure qui est faite. « De ce chef, conclut saint Thomas d'Aquin, le péché revêt un caractère de malice en quelque sorte infini ». Il ne peut donc être réparé que par une expiation d'une valeur infinie. L'homme pécheur en est radicalement incapable. « Les hommes ont pu se racheter ». Seule une Personne divine peut réparer parfaitement, le mal causé par le péché originel, et par tous les péchés personnels, commis par chacun de nous.

Les Evangiles nous présentent la vie de Jésus comme une montée vers le Calvaire. Dès le début de l'Evangile, Jésus est annoncé comme le Sauveur. L'ange dit à Joseph : « Tu lui donneras le nom de Jésus : car c'est Lui qui sauvera son Peuple de ses péchés » (Mt 1, 20-21). Et l'ange de la nativité proclame aux bergers : « Je vous annonce une bonne nouvelle, une grande joie pour tout le Peuple : Aujourd'hui vous est né un Sauveur, dans la ville de David. Il est le Messie, le Seigneur » (Lc 2, 10-11). A ses disciples, Jean-Baptiste désigne le Sauveur par ces mots : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (Jn 1, 29).

Jésus commence sa mission en proclamant partout l'annonce du salut. Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. Les paraboles de la drachme perdue et retrouvée, du Bon Pasteur qui laisse au bercail ses brebis pour courir après la brebis perdue, de l'enfant prodigue, du bon samaritain, sont des paraboles de Rédemption. En toutes ces paraboles, le Maître se présente comme venant à la rencontre de l'humanité pécheresse, pour aider son impuissance, la délivrer du péché et la ramener au Père.

Après la confession de Pierre à Césarée, Jésus commence d'enseigner à ses disciples que le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être mis à mort et, après trois jours, ressusciter (cf. Mc 8, 31). Le sacrifice de la Croix est à l'horizon de la pensée de Jésus. « Oui, vraiment je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit » (Jn 12, 24). « Je suis le bon Pasteur. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10, 11).

C'est par toute sa vie que Jésus s'offre pour nous et nous transmet la grâce. Mais, l'acte sauveur par excellence, l'acte suprême qui va couronner sa vie, c'est l'acceptation volontaire de la Passion et de la mort sur la Croix, pour la Rédemption du monde. Par sa passion et par sa Croix, Jésus va exprimer l'immensité de son Amour pour son Père et pour nous. « Que le monde sache, dit Jésus, J'aime le Père, et ce que le Père m'a donné, je le fais » (Jn 14, 31). « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). Depuis le péché originel, l'humanité a multiplié à travers les âges, toutes sortes de sacrifices offerts à la divinité, afin d'exprimer l'adoration, la reconnaissance, la demande, la réparation. Toute cette floraison de sacrifices a été comme une tentative humaine de remonter vers la divinité. Mais comment aller à Dieu, si Dieu ne vient à nous pour nous élever jusqu'à Lui ? Aussi, le Fils de Dieu Lui-même a résolu de pénétrer dans le sacrifice des hommes, pour réaliser la Réconciliation des hommes avec Dieu, et des hommes entre eux.

2. De la Pâque juive à la Pâques chrétienne

« Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (Jn 13, 1).

Lorsqu'arriva le temps où l'on devait sacrifier l'agneau pascal, Jésus demanda à Pierre et à Jean de faire les préparatifs de cette fête. Pour les juifs, Pâque était la fête la plus solennelle. Elle rappelait la sortie d'Egypte. Dieu avait libéré le Peuple d'Israël, pour l'acheminer ensuite vers la terre promise. Mais avant de libérer les israélites, Dieu leur avait ordonné de Lui offrir en sacrifice un agneau sans défaut, et avec son sang de teindre les montants et le linteau de la porte de leur maison, et de manger ensuite la chair de la victime. En cette nuit pascale, le Seigneur avait protégé les demeures juives marquées du sang de l'agneau, et délivré son peuple de la servitude. Depuis cette libération, le peuple juif célébrait chaque année la fête de Pâque, en sacrifiant l'agneau et en le mangeant suivant les prescriptions rituelles. (cf. Ex...)

Le sacrifice de l'agneau pascal, était une figure du parfait sacrifice que devait accomplir le Christ. C'est pourquoi, Jésus se soumit une dernière fois aux rites de la Pâque juive, pour réaliser le Nouveau Sacrifice de la Nouvelle Alliance, en s'offrant Lui-même dans l'Eucharistie et sur la Croix, comme Agneau de Dieu, pour libérer l'humanité de l'esclave du péché et du démon, au prix de son Sang, et en se donnant en nourriture aux hommes, pour les faire communier à la Plénitude de sa Vie divine. Avec le sacrifice du Christ tous les sacrifices de l'Ancienne Alliance parviennent à leur achèvement.

La Pâques chrétienne commémore la Résurrection du Christ. Le jour de Pâques, l'Eglise nous invite à une triomphante allégresse. Un vent de joie souffle sur le monde. Car, Jésus, notre Sauveur, a confirmé par sa Résurrection, les promesses de vie qu'Il est venu apporter aux hommes. Celui qu'on n'a pu enfermer dans le tombeau, s'est dressé majestueux dans une gloire de soleil, debout dans l'attitude de vainqueur. Par la fête de Pâques, l'Eglise nous invite à célébrer le triomphe éternel du Christ, triomphe sur le péché et sur la mort, triomphe qui nous concerne tous au plus haut point, puisque, nous aussi, nous sommes appelés à participer à la Pâques du Seigneur, c'est-à-dire, au passage de la mort à la vie.

3. Les signes comme preuves de la résurrection

Deux signes servent de preuve de la Résurrection : le tombeau vide et les apparitions du ressuscité.

1° Le tombeau vide : De grand matin, Marie-Madeleine, Marie, la mère de Jacques, et Salomé se rendirent au sépulcre pour embaumer le corps de Jésus. Mais, à leur grand étonnement, elles trouvèrent le tombeau vide. Deux anges se présentèrent à elles avec un vêtement éblouissant, et leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici, Il est ressuscité... » (Lc 24, 1-7). Aussitôt, Marie-Madeleine, puis les autres femmes, s'empresrent de porter la nouvelle aux disciples. Mais, ceux-ci ne se laissent pas convaincre. Ces propos leur semblent du radotage, et ils ne croient pas (cf Lc 24, 11). Cependant, Pierre et Jean se rendent au sépulcre, et constatent que le linceul est resté là, et que le linge qui avait recouvert la tête, est roulé et mis à part. L'Evangile nous dit que l'apôtre Jean « vit et crut » (Jn 20, 3-8).

2° Les apparitions du Ressuscité : Jésus se montre aux saintes femmes, à Marie-Madeleine, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs qui viennent aussitôt en informer les apôtres. Mais ceux-ci, dans l'ensemble, restent incrédules (cf. Mc 16, 13 ; Lc 24, 41). Ils s'entretiennent dans une maison bien fermée, lorsque Jésus se tient au milieu d'eux et leur dit : « La Paix soit avec

vous ». Les apôtres sont saisis d'une profonde émotion, bouleversés d'étonnement, de joie, d'admiration. Et Jésus leur fait prendre conscience de la réalité de son corps ressuscité. « Voyez mes mains et mes pieds, dit-il : c'est bien Moi ! Touchez-moi, regardez : un esprit n'a pas de chair ni d'os, et vous constatez que j'en ai... Avez-vous ici quelque chose à manger ? » (Lc 24, 39-41). Et se mettant à table comme autrefois, le Maître termine le repas avec ses disciples.

4. La Résurrections et ses conséquences

Les conséquences extraordinaires qui s'ensuivirent ne s'expliquent que par la réalité de la Résurrection de Jésus et le don de l'Esprit-Saint, le jour de Pentecôte. Ainsi, la transformation profonde qui s'est opérée dans la vie des apôtres :

- Les apôtres qui avaient abandonné leur Maître et qui étaient découragés deviennent les grands annonceurs de sa Résurrection : « Le Christ est ressuscité. Alléluia ! Il est vivant. La présence réelle du ressuscité et le don du Saint-Esprit vont redresser et transformer les apôtres. Ils vont devenir des hommes nouveaux, des chefs, des convertisseurs et des héros. En dépit des menaces de mort et de torture, ils prêcheront le crucifié et le ressuscité. Ils confirmeront leur enseignement par la fécondité de leur vie et l'héroïsme de leur mort. (Ac 2, 22-24).
- Au Nom de Jésus ressuscité, Pierre et Jean guérissent un paralytique à la porte du Temple (Ac 3, 4-19).
- Ils sont flagellés, mis en prison, puis relâchés. Et avec assurance et courage, chaque jour, au Temple et dans les maisons, ils ne cessent d'enseigner la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Et la marche des conversions continue (Ac 4, 13 à 5, 42).
- Saul de Tarse, à l'heure où il veut emprisonner les chrétiens de Damas, rencontre, lui aussi, le Christ Ressuscité, qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Ac 9, ...). Bouleversé au plus de lui-même, Paul se met au service du Christ. Avec une ardeur apostolique extraordinaire, il entreprend de grands voyages missionnaires pour annoncer l'Evangile du Christ crucifié et ressuscité, et il établit sur son passage de nombreuses communautés chrétiennes.
- C'est par le Christ ressuscité et le don de l'esprit Saint, qui expliquent la naissance, la croissance et la vitalité de l'Eglise. L'Eglise est une attestation vivante de la Résurrection, puisqu'elle révèle la présence du Christ Ressuscité, toujours vivant et agissant dans son Eglise. Jésus a dit à ses apôtres : « Et Moi, Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20).
- Le Christ ressuscité ne meurt plus. Sa vie est une vie nouvelle qui ne connaît plus de déclin. Son corps est transfiguré et jouit des propriétés de l'esprit. Il apparaît et disparaît : plus d'obstacles pour lui, plus de souffrances ni de mort possibles. La vie jaillit en lui pour l'éternité.
- Le Christ est ressuscité ! Nos destinées sont indissociablement liées à ce fait capital. La Résurrection de Jésus a fait lever pour l'humanité une aube nouvelle. Dans le Christ ressuscité, nous reconnaissons les prémisses du bonheur qui nous attend.

Chap V. LA SANCTIFICATION

La Foi catholique est Trinitaire. Nous croyons en Dieu créateur, à son Fils Jésus-Christ notre Sauveur et l'Esprit-Saint, notre Sanctificateur. L'Esprit-Saint est la Troisième Personne de la

Sainte Trinité, possédant avec le Père et le Fils, la même nature divine (cf. Mt 28, 19 ; Ac 5, 1-5 ; 1Co 2, 10-11). L'esprit-saint, c'est l'esprit du Père et du Fils. Il est envoyé par le Père et par le Fils (Jn 14, 16.26, 16, 7 ; Ga 4, 6). Dans la Sainte Trinité, le Père et le Fils se donnent l'un à l'autre, avec un amour parfait, et c'est de cette donation d'amour du père au Fils, et du Fils au Père, que procède d'une façon mystérieuse le Saint-Esprit. L'Esprit-saint est l'Amour subsistant en Personne, qui lie entre eux, le Père et le Fils.

1. L'Esprit Saint et l'inspiration

L'Esprit-Saint a agi dans les patriarches. Il a parlé par les prophètes. Par son inspiration, il a incité les auteurs sacrés à mettre par écrit la Parole de Dieu. Dieu a inspiré les hommes à agir selon sa volonté. L'Esprit de Yahvé suscite et stimule ceux à qui Dieu veut confier le soin de diriger le cours de l'histoire sainte. Il existe chez les prophètes une inspiration à parler. Ils interprètent les oracles de Yahvé qui forment l'enseignement pour le peuple. Nous avons enfin, l'inspiration « scripturaire où l'Esprit Saint a conduit les saints écrivains à mettre par écrit les événements de l'histoire sainte et l'enseignement oral pour la génération future. L'inspiration scripturaire est éclairée par deux passages du Nouveau Testament : 2 P 1, 21 et 2 Tim 3, 16.

Afin d'établir la Nouvelle Alliance, l'Esprit-Saint est descendu sur la Vierge Marie, pour former en elle, de sa chair virginale, la nature humaine unie à la Personne du Fils de Dieu. Au Baptême de Jésus, l'Esprit-Saint est descendu sur Lui, sous une forme corporelle, telle une colombe. Au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint descend sur les apôtres sous la forme de langues de feu et les remplit de sa présence et de l'abondance de ses dons. Ainsi s'ouvre le temps de l'Esprit annoncé par les prophètes. L'ère du salut est inaugurée comme annoncé par le prophète Joël : « Il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair » (Ac 2, 17).

2. Le rôle de l'Esprit

Le Saint-Esprit sanctifie l'Eglise en permanence et procure ainsi, par le Christ, dans l'unique Esprit, l'accès du Père (Ep 2, 18). C'est Lui, l'Esprit de Vie, la source d'eau jaillissante pour la vie éternelle (Jn 4, 14 ; 7, 38-39), par qui le Père donne la vie à ceux que le péché avait tués leur corps mortel, en attendant de ressusciter dans le Christ. L'œuvre attribuée à l'Esprit-Saint, dans l'Eglise comme dans les âmes, est de conduire à sa fin, à sa perfection ultime, le travail incessant de la sainteté.

Si le Christ est la tête de l'Eglise, le Saint-Esprit en est l'âme. Il anime chaque membre, l'inspire, et l'on reconnaît son influence à la force et à l'excellence des actions qu'Il suscite. Les dons de l'Esprit-Saint :

- **La sagesse** : elle fait goûter la présence de Dieu, dans un plus grand compagnonnage avec lui, et un plus grand dynamisme missionnaire. C'est le don contemplatif par excellence.
- **L'intelligence** : elle aide à entrer dans le mystère de Dieu, à comprendre de l'intérieur la foi, les Écritures, à distinguer l'erreur de la vérité. Par ce don, chaque chrétien peut devenir un authentique théologien.
- **La science** : elle permet de reconnaître Dieu à l'œuvre dans la nature et dans l'histoire, de recevoir le monde comme un don de Dieu. Elle donne le sens de la précarité de l'univers.
- **La force** : elle donne la persévérance dans l'épreuve, le courage du témoignage. Elle soutient les martyrs mais aide aussi au quotidien à accomplir son devoir d'état et à vivre le combat spirituel. C'est l'héroïsme de la petitesse.

- **Le conseil** : c'est le don du discernement spirituel. Il ajuste ce qu'il convient de faire ou d'éviter, de dire ou de taire. Il dispose à voir clair en soi et dans les autres.
- **La piété** : elle fait entrer dans l'expérience de la paternité de Dieu, de sa proximité, de sa tendresse. Elle nous donne la confiance de l'enfant. Elle nous rend proche aussi des autres.
- **La crainte** : ce n'est pas la peur de Dieu mais le sens de sa grandeur. La conscience de l'infinie distance entre le Tout-Autre et nous, ses créatures. Ce don suscite une attitude d'humilité et d'émerveillement.

De là, ces dons particuliers, que saint Paul dénomme charismes. L'Esprit-Saint bâtit l'Eglise et la dirige, grâce à la diversité des dons hiérarchiques et charismatiques. Il l'orne de ses fruits. « Voici les fruits de l'Esprit, dit saint Paul : amour, joie, paix, patience, amabilité, bonté, fidélité, douceur et maîtrise de soi » (Gal 5, 22 ; cf 1Co 12, 7-11, Eph. 4, 11-12).

L'Esprit-Saint conduit l'Eglise de façon visible par le Pape et les Evêques, qu'Il assiste dans leur gouvernement et leur apostolat. L'Esprit-Saint est la Lumière de l'Eglise. Il est l'Esprit de Vérité, le Divin éclairer qui fait comprendre à l'Eglise ce que Jésus a enseigné, et qui l'introduit progressivement dans la vérité tout entière (Jn 16, 13).

L'Esprit-Saint est Amour et Feu (Rm 5,5 ; Mt 3, 11). Il nous sollicite à aimer Dieu comme notre Père, et à nous aimer les uns les autres, comme Jésus nous a aimés. L'Esprit-Saint travaille à l'union des hommes avec Dieu, et à l'Unité des hommes entre eux, dans la vérité et la charité.

L'Esprit-Saint habite dans l'Eglise et dans le cœur des fidèles, comme dans un Temple (1 Co 3, 16 ; 6, 19 ; Ep. 2, 22). Il prie en nous, et atteste notre condition de fils de Dieu par adoption (cf. Ga 4, 6 ; Rm 8, 14) L'Esprit-Saint nous introduit dans la famille divine, et nous fait participer comme des fils, à la Vie même de Dieu.

« L'Esprit souffle où il veut », dit Jésus à Nicodème (Jn 3, 8). Nous ne pouvons jamais tracer des lignes doctrinales et pratiques quant aux interventions de l'Esprit dans la vie des hommes. Il peut se manifester sous les formes les plus libres et les plus imprévisibles. Il s'ébat sur la surface de la terre. Mais, sous la conduite du Magistère de l'Eglise, il faut discerner ce qui vient du Bon Esprit, et ce qui peut venir d'illusions spirituelles, d'imaginations, de passions désordonnées, d'inspirations diaboliques. L'apôtre saint Jean a écrit : « Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde » (1Jn 4, 1). Et saint Paul dit : « N'éteignez pas l'Esprit, ne dépréciez pas les dons de prophétie ; mais vérifiez tout : ce qui est bon, retenez-le » (1Thes 5, 19-21).

L'Esprit-Saint nous est donné d'une façon très spéciale dans le Baptême et la Confirmation, deux sacrements qui ne sont reçus qu'une seule fois, car l'Esprit-Saint y opère une œuvre définitive, en imprimant dans notre âme un caractère. Pour être investi de la vie de l'Esprit-Saint, et pour vivre selon ses inspirations, sachons prier, comme firent les apôtres, avec Marie, au Cénacle. Demandons à l'Esprit-Saint de nous remplir de sa grâce, d'éclairer nos esprits de sa Lumière, de répandre son Amour dans nos cœurs, et nous combler de ses dons. A l'Esprit-Saint, apportons généreusement notre coopération, afin de continuer les Actes des Apôtres par une vie pleinement chrétienne.

3. La grâce sanctifiante

La grâce est un don gratuit de Dieu à sa chère créature. Par sa Passion, sa mort et sa Résurrection, Jésus nous a mérité toutes les grâces dont nous avons besoin pour être sauvés (cf.

Rm 3, 24 ; 5, 15 ; Eph 2, 4-6 ; Ac 4, 12). La grâce, c'est la manifestation de Dieu, la souveraine attraction de son Amour infini qui s'exerce sur nous ; c'est la prise de possession amoureuse de notre âme par Dieu, dans la mesure où notre âme se laisse amoureusement posséder par Lui. On distingue la grâce actuelle de la grâce habituelle ou sanctifiante.

La grâce actuelle est un secours surnaturel de Dieu, par lequel Dieu éclaire notre intelligence et meut notre volonté à faire le bien et à éviter le mal, en vue de la vie éternelle. « Voici que Je me tiens à la porte, et Je frappe, dit Jésus. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, J'entrerai chez lui ; Je prendrai mon repas avec lui, et lui avec Moi » (Ap 3, 20). C'est ainsi, par exemple, que la grâce du Christ changea Saul, le persécuteur, en un grand saint, l'apôtre saint Paul. « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », dit saint Paul (1 Co 15, 10). Pour tout acte salutaire, la grâce est absolument nécessaire. « Je suis la vigne, dit Jésus, et vous, les sarments. Celui qui demeure en Moi, et en qui Je demeure, celui-là donne beaucoup de fruit, car, en dehors de Moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Au sujet de la prédication apostolique, saint Paul fait remarquer : « J'ai planté ; Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui a fait grandir (1 Co 3, 6).

La volonté humaine demeure libre sous l'influence de la grâce. La grâce n'est pas irrésistible. Elle ne s'impose pas, elle se propose. Qui l'accueille, la recueille. Qui la recueille en soi, ne fait plus avec elle qu'une seule et même chose, la chose de Dieu, son œuvre. Devant l'Amour de Dieu, l'homme peut se refuser. Jésus, pleurant sur Jérusalem, prononça ces paroles : « Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu » (Lc 13, 34).

La grâce sanctifiante est un Don, que les Trois Personnes divines nous font de la vie surnaturelle, en venant habiter dans notre âme. Par la grâce, qui est un don surnaturel créé par Dieu (Rm 5, 5), une qualité inhérente à notre âme, nous devenons participants de la nature divine, enfants adoptifs de Dieu, frères de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit, héritiers de la gloire céleste. La grâce sanctifiante qui nous est donnée, est accompagnée d'une très noble escorte de vertus. Parmi ces vertus, il faut souligner principalement les trois vertus théologiques de Foi, d'Espérance et de Charité. Ces vertus surnaturelles sont l'épanouissement de la grâce sanctifiante. Elles s'enracinent dans les pouvoirs d'action naturels de notre âme, pour les élever à un niveau divin, et nous permettre de communier à Dieu. La Foi nous fait connaître Dieu. L'Espérance nous le fait désirer. La Charité nous le fait aimer, comme elle nous fait aimer aussi, tous les hommes et l'univers en Dieu (1 Co 13, 13).

4. Les vertus morales

Parmi les vertus morales, il y a les quatre vertus cardinales : La Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance, qui sont comme un cadeau nuptial de la sagesse divine (Sg 8, 7).

1° La Prudence

C'est la vertu qui fait qu'en toutes choses, nous jugeons correctement de ce qu'il faut rechercher, et de ce qu'il faut éviter en vue de la vie éternelle. Il y a une prudence fausse, qui travaille avec une habileté pour une fin vile. Il y a une prudence vraie mais imparfaite, qui se dépense au service d'une cause bonne, bien que particulière. Il y a une prudence vraie et parfaite

qui, avec rectitude, considère, juge, nous meut en vue de nous conduire au but de toute la vie humaine.

Par sa Parole et par ses exemples, Jésus nous a enseigné la vraie prudence. Il a recommandé à ses disciples d'être prudents comme des serpents, et simples comme colombes (Mt 10, 16). Il a fait l'éloge du serviteur fidèle et prudent (Mt 24, 45) ; des vierges prudentes qui ne se laissent pas surprendre par la venue de l'Époux (Mt 25, 1-13).

Dans la mesure où la vie de la grâce se développe, la prudence se meut de plus en plus sous l'influence des dons du Saint Esprit. Elle reçoit une impulsion puissante du don de la sagesse, qui donne le goût des choses divines, et aide à juger toutes choses à la lumière de la Divine sagesse. Mais la prudence est surtout perfectionnée par le don de conseil, qui est comme une antenne réceptrice, c'est-à-dire une disposition à recevoir les directives de Dieu. Nous ne pouvons avoir de guide plus sûr que Celui qui nous a faits. « C'est Yahvé qui donne la sagesse, de sa bouche sortent le savoir et l'intelligence. Il réserve aux hommes droits son assistance » (Prov. 2, 6-7 ; 8, 12-13). « Prenez bien garde à la manière dont vous vous conduisez, dit saint Paul : que ce ne soit pas en insensés, mais en hommes sages » (Eph. 5, 15). « Laissez-vous mener par l'Esprit » (Gal 5, 16).

2° La Justice

Dans un sens large, la justice est synonyme de perfection, de sainteté (cfr Mt 5, 20 ; Rm 10, 3 ; Ph 3,9). Ainsi, dans la Bible, l'homme vertueux est appelé « juste » (sg 3, 1). Sa volonté est « ajustée » à la Volonté de Dieu. Dans un sens plus restreint, la vertu de justice est la volonté ferme et habituelle de rendre à chacun ce qui lui est dû.

La Bible nous parle de la Justice de Dieu et de la justice de l'homme. « Il est vraiment juste, le Seigneur ; Il aime ce qui est juste » (Ps 10, 8). Le Seigneur « rétribuera chacun selon sa conduite » (Mt 16, 27 ; Rm 2,2). Ceux qui auront pratiqué le bien recevront une récompense surabondante. Ceux qui auront pratiqué le mal, les irréductibles, recevront le châtiment éternel. Mais pour le pécheur repentant, la Justice de Dieu est pleine Miséricorde (Lc 15, 11-24).

Dans le Nouveau Testament, « la justice salvatrice de Dieu » atteint sa plénitude dans l'Amour avec lequel Dieu a donné son Fils pour le Salut de l'humanité. Tout homme bien disposé peut recevoir « la justification » que nous a mérité le Christ, notre Sauveur. Cette justification est à la fois un don de Dieu et un devoir pour l'homme. La « Justice de l'homme » est la réponse de l'homme à l'amour de Dieu dans le Christ ; une réponse qui unit amour de Dieu et amour du prochain. L'homme doit aimer Dieu, lui rendre le culte et l'honneur qui lui sont dus, comme expression d'amour. C'est un devoir fondé en justice, bien que l'homme en puisse rendre l'équivalent de ce qu'il a reçu. « Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'Il m'a fait » (Ps 115, 12). La préface de la messe commence souvent par ces mots : « Il est juste et bon de te rendre gloire, de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu, à toi, Père Très saint, Dieu éternel et Tout-Puissant, par le Christ, Notre Seigneur ».

L'amour de Dieu est inséparable de l'amour du prochain. Et l'amour du prochain est inséparable de la justice. Et l'amour du prochain est inséparable de la justice. « Parce que tout homme est l'image visible du Dieu invisible et le frère du Christ, le chrétien trouve en chaque homme Dieu Lui-même, avec son exigence absolue de justice et d'amour... L'amour du prochain et la justice sont inséparables. L'amour est avant tout exigence absolue de justice, c'est-à-dire

reconnaissance de la dignité et des droits du prochain. Et pour sa part la justice n'atteint sa plénitude intérieure que dans l'amour ».

3° La Force

C'est la vertu qui nous rend capable de nous engager généreusement dans la lutte pour le bien, et s'il le faut jusqu'à l'ultime sacrifice. La vertu de force est perfectionnée directement par le don de force communiqué par Dieu. « Sois fort et montre toi un homme », disait David à son fils Salomon (1 R 2, 2). Et Moïse déclarait au Peuple élu : « Souviens-toi de Yahvé ton Dieu, car c'est Lui qui t'a donné la force » (Dt 8, 18). Notre force est dans une parfaite confiance en Dieu (cfr Is 30, 15). « Ma force et mon chant, c'est Dieu » (Ps 117, 14).

Jésus est la Force même (Is 9, 5 ; 11, 2). En Lui, nous trouverons la force et le courage. Avant son Ascension, le Seigneur dit à ses disciples : « Vous allez recevoir une force, celle du Saint-Esprit qui viendra sur vous. Alors vous serez mes témoins » (Ac 1, 8). La force donne à la volonté l'énergie nécessaire pour avancer sur le chemin de la perfection, pour se renoncer et se dévouer au service de Dieu et du prochain, pour accomplir le bien en dépit des difficultés qui rendent la tâche ardue. La force rend capable de supporter les épreuves, les souffrances et les croix. Mais, pour suivre ainsi le chemin du Christ, seul l'amour donne la force. Aimons et nous aurons la force.

En Jésus, nous trouverons la grâce de la persévérance. « Celui qui aura tenu bon jusqu'à la fin, sera sauvé » (Mt 24, 13). Ne craignons rien. Le Seigneur est avec nous. Il se fera notre Force, si nous avons besoin de force. « Je puis tout en Celui qui me rend fort » (Ph 4, 13).

4° La Tempérance

C'est la vertu qui nous apprend à modérer les plaisirs des sens comme il convient, de telle sorte qu'ils ne nous empêchent pas d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, et d'aimer notre prochain comme nous-même. Après la chasteté qui permet à l'homme d'exercer une maîtrise sur lui-même, la tempérance se manifeste dans le manger et le boire.

Les repas sont nécessaires aux hommes pour entretenir leur vie corporelle. Ils peuvent être aussi un lieu de rencontre, d'amitié, de joie, de fête, et de communion fraternelle dans la charité. Jésus, conversant avec les hommes, mangeait et buvait ce qu'on lui présentait. Il apprenait par l'exemple à tous les hommes, à faire bon usage du repas pour nourrir le corps, en rendant grâce à Dieu, source de tout bien. L'homme doit donner à son corps les choses nécessaires avec modération, afin qu'il soit robuste pour le service de Dieu. L'âme sera ainsi mieux disposée pour l'intelligence des choses spirituelles.

« Tout ce que Dieu a créé est bon, dit saint Paul, et aucun aliment n'est à proscrire, si on le prend avec action de grâces : la parole de Dieu et la prière le sanctifie » (Tim 4, 4-5). Le plaisir que l'on trouve dans les aliments est honnête et légitime, lorsqu'on mange et boit raisonnablement. Mais ici-bas, si l'homme a besoin de manger et de boire pour vivre, il ne doit pas vivre pour manger et pour boire. « L'homme ne vit pas seulement de pain, dit Jésus, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mt 4,4 ; cfr Jn 6, 26-28). Il ne faut donc pas suivre la ligne de conduite de ceux qui disent : « Mangeons et buvons, car demain nous mourons » (1Co 15, 32 ; cfr Sg. 2, 6-9). Saint Paul déclare : « Ils ont pour dieu leur ventre » (Ph 3, 19). Il ne faut pas imiter le riche qui, chaque jour, faisait des festins splendides, et

négligeait de partager avec le pauvre Lazare qui gisait à sa porte (Lc 16, 19-31). « Malheur à vous qui êtes repus maintenant, car vous aurez faim » (Lc 6, 25).

La gourmandise est la recherche désordonnée du plaisir dans le manger et le boire. Elle est en soi un péché véniel. Mais elle peut devenir grave dans ses conséquences, quand elle fait perdre l'usage de la raison et le contrôle de ses actions dans l'ébriété recherchée volontairement, quand elle nuit gravement à la santé, quand elle rend incapable d'accomplir un devoir d'état important, quand elle occasionne des dépenses excessives et contraires à la justice ou à la charité, quand elle provoque le scandale.

Chap VI. LA MORT ET L'AU-DELA.

La mort reste un mystère pour les scientifiques comme pour les croyants. Si les origines se cachent sous les commencements, la fin de l'univers, de la vie, de l'homme nous sont encore plus mystérieuses et incertaines que leurs débuts.

1. Que nous dit la science à ce sujet ?

Les astrophysiciens débattent à l'infini sur le point de savoir si l'expansion de l'univers, commencée il y a quinze milliards d'années avec le big bang, se poursuivra indéfiniment, ou si, au contraire, à l'instar d'un caillou jeté en l'air et retombant sur le sol, les galaxies, à un moment donné, n'inverseront pas leur mouvement : alors l'univers se concentrera à nouveau tout en se réchauffant, jusqu'à atteindre un état d'extrême densité-c'est le big-crunch. Puis il viendrait une nouvelle phase de dilatation, et ainsi de suite...

L'homo sapiens, qui n'est sur Terre que depuis cinquante mille ans, y vivra-t-il encore dans cinq milliards d'années ? Tout présage que non. On sait aujourd'hui que les espèces, au même titre que les individus, naissent, vivent et meurent. L'Apocalypse nucléaire est traditionnellement considérée comme l'une des fins possibles de l'humanité.

Les biologistes et médecins débattent à l'infini sur le point de savoir à quel moment précis survient la mort. Longtemps, on a considéré qu'était mort celui qui ne respirait plus et dont le cœur avait cessé de battre. Le progrès des techniques de réanimation ont remis en cause cette définition. Le critère retenu aujourd'hui pour définir la mort est précisément la mort cérébrale. C'est elle, par exemple, qui tient lieu de « feu vert » pour les prélèvements d'organes.

2. L'expérience de la vie après la mort

Depuis des années, maints témoignages ont été publiés sur les états intermédiaires entre la vie et la mort. En publiant, en 1975, *La Vie après la mort*, un Américain, le docteur Moody, obtint un succès de librairie mondial. Il décrivait des expériences appelées « Expériences proches de la mort », qui permirent à un grand nombre de personnes de reconnaître les expériences dont elles avaient été elles-mêmes l'objet à l'occasion d'un coma survenant par exemple à la suite d'un accident. Grâce aux progrès des techniques de réanimation, ce genre d'expériences est de plus en plus fréquent ; mais de quoi s'agit-il ?

En fait, d'un scénario variable d'un individu à l'autre, mais qui s'articule toujours autour de quelques points clés qui en constituent la trame. Le sujet en conserve le souvenir après sa réanimation et peut en fournir une description très précise : il s'est d'abord vu engagé dans un

sombre tunnel avec le sentiment d'être « hors de son corps » ; il traverse le tunnel au fond duquel lui apparaît une vive lumière ; les événements passés défilent rapidement dans sa mémoire et reconstituent le film de toute sa vie ; il rencontre dans son périple des êtres désincarnés qu'il identifie à des membres décédés de sa famille : ceux-ci viennent en quelque sorte à sa rencontre ; souvent, il voit un « être de lumière » ; mais, bientôt, il distingue ou plutôt ressent une barrière, une frontière, parfois une rivière qui l'empêche de poursuivre son périple, et il a alors le sentiment de devoir retourner sur terre ; cette idée lui paraît déplaisante, car il éprouvait jusque-là un intense sentiment de bonheur et de paix. Souvent, la personnalité des sujets ayant connu ce genre d'expérience se trouve ensuite profondément modifiée ; chez eux, la crainte de la mort se dissipe, et il reste des séquelles, si l'on peut dire, de l'état de sérénité qu'ils ont vécu : ils sont apaisés, moins anxieux, plus confiants dans l'avenir.

3. Que croient les chrétiens de la vie après la mort ?

Les chrétiens croient qu'il y a une autre vie après la mort. La résurrection, ou la vie après la mort, est sans doute la position la plus répandue dans les sociétés modernes. Les trois grandes religions monothéistes croient de même en la vie éternelle, même si cette attitude fut fort tardive dans le monde hébraïque, puisque les sadducéens, à l'époque de Jésus, ne croyaient pas à la résurrection des morts (Mt 22, 23-33). Mais celle-ci revêt une signification particulièrement suggestive à travers la mort et la résurrection de Jésus. Si la mort du Christ par crucifixion est désormais un fait historique acquis et confirmé par plusieurs auteurs profanes, sa résurrection, qui appartient à la seule révélation, échappe à toute scientificité et demeure strictement du domaine de foi.

La vie dans l'au-delà est présentée comme une vie meilleure. Le ciel est le lieu de bonheur sans fin où les élus contemplent Dieu, et qui est hors de la portée des instruments de la technique humaine. Et l'Enfer est lieu de tourments où les méchants, ceux qui se sont détournés de Dieu et morts en état de péché mortel sans repentir, sont toujours séparés de Dieu et endurent avec les démons des souffrances qui ne finiront pas.